

Direction éditoriale : Paola Grieco
Conception graphique : Jeanne Mutrel
Couverture : Tiphaine Rautureau
Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron
Correction : Romain Allais

WWW.GULFSTREAM.FR

Couverture : © *German Memories*, Anja Weber Decker / Arcangel Images
© Gulf stream éditeur, Nantes, 2018

ISBN : 978-2-35488-551-9

Gulf stream éditeur

Béatrice Nicodème
IL N'EST SI
LONGUE NUIT

ELECTROGÈNE
HISTORIQUE

Il n'est si longue nuit qui n'atteigne l'aurore.

Shakespeare, *Macbeth*, acte IV, scène III.

*Qu'importe ma mort si, grâce à nous,
des milliers d'hommes ont les yeux ouverts.*

Propos de Sophie Scholl¹

¹ SCHOLL Inge, *La Rose blanche. Six Allemands contre le nazisme*, Les Éditions de Minuit, 1953.

SAMEDI

27 JUILLET 1940

SOPHIE

— Formidable, on est du bon côté ! jubile Ingrid.

Sophie se tourne vers son amie. Si on cherchait une jeune fille pour une réclame de dentifrice, Ingrid aurait ses chances. Ses dents sont aussi blanches et régulières qu'un clavier de piano miniature, et son sourire étincelle à tout bout de champ. Sophie était comme elle, *avant*.

— Comment ça, du bon côté ?

— Le chauffeur s'assoit à gauche, non ? Donc le Führer¹ sera à droite et il regardera vers ce côté-ci de l'avenue.

— Et alors ?

— Eh bien on verra enfin s'il a les yeux aussi bleus qu'on le dit !

Sophie hausse les épaules.

— Évidemment qu'il a les yeux bleus, tout le monde le sait. Sauf qu'aujourd'hui ce n'est pas lui qui est à l'honneur, mais les militaires. Il ne va pas défiler, il va être quelque part dans

¹ Adolf Hitler (*Führer* : chef).

les tribunes avec Goebbels¹ et les autres.

Ingrid pose un regard scrutateur sur son amie.

— Oh, ça n'a pas l'air d'aller, toi.

— Tu irais comment, à ma place ?

— Je suis persuadée que tout va s'arranger. On fait comme on a dit, et dans une semaine au plus tard on en rigolera.

— Tu es bien sûre de toi. Tu as consulté une voyante ?

— C'est bon, ma belle, arrête de te rendre malade sans savoir ! Profite du moment présent ! C'est la fête, le soleil brille...

Ingrid a raison. C'est une magnifique journée d'été, des musiques enivrantes tournoient dans l'air, l'Allemagne est victorieuse, les Berlinoises sont heureux. Sophie n'a pas dix-huit ans et elle est jolie comme un cœur avec ses boucles blondes, ses yeux bleus et ses fossettes qu'elle sait irrésistibles. Ce matin, quand elle s'est regardée dans la grande glace en pied, elle s'est trouvée divine. Elle aurait bien sûr préféré enfiler une robe à fleurs plutôt que la jupe bleu marine et le corsage blanc réglementaires. Un collier de cristal ou de pierres colorées aurait été plus seyant que le foulard noir attaché par un strict anneau de cuir tressé. Quant aux chaussures à lacets, on ne peut pas dire qu'elles donnent une démarche féminine. Mais qu'importe ! Face à son reflet, elle a eu le sentiment d'être enfin une adulte.

Tout l'immeuble vibrait de cavalcades dans l'escalier, de rappels à l'ordre des mères penchées aux fenêtres (« Remonte immédiatement, tes chaussures sont toutes crottées ! »), et, dans la rue, la rumeur d'excitation enflait de minute en minute. La veille, on avait accroché des drapeaux à croix gammée

¹ Joseph Goebbels, ministre de la Propagande.

aux fenêtres. Sur tous les bâtiments publics flotte l'emblème rouge, blanc et noir du parti national-socialiste, car on fête aujourd'hui le retour des troupes qui ont collectionné les victoires. Polonais, Danois, Norvégiens, Belges, Néerlandais, Luxembourgeois, Français, tous ont battu en retraite devant la Wehrmacht¹.

Au fond, Sophie et Ingrid ne s'intéressent pas vraiment à ce qui se passe à l'étranger. Elles pensent juste qu'il est plus agréable d'être du côté des vainqueurs, que c'est une preuve indubitable de supériorité. « Le succès est le seul juge ici-bas de ce qui est bon et mauvais », a écrit le Führer dans *Mein Kampf*.

On en lit des extraits à chaque réunion de la *Bund Deutscher Mädel*². Un livre ennuyeux à mourir, il faut bien l'admettre ! Ce n'est pas pour subir des leçons de morale qu'Ingrid et Sophie se sont inscrites à la BDM, mais pour les randonnées en forêt, le sport, la musique et les feux de camp. Une bonne façon d'échapper aux devoirs de classe et aux réunions de famille. Tout le monde est content, d'ailleurs. Les parents sont ravis de constater l'excellente influence de la Ligue sur leur fille, à qui les nuits sous la tente et les réveils à six heures et demie ont fait oublier ses habitudes de paresseuse. Ce qu'ils ignorent, c'est que les garçons de la *Hitlerjugend*³ campent souvent à proximité des filles. Et que les chefs de compagnie les plus sourcilieux ne peuvent empêcher des garçons dégourdis de partir en exploration.

¹ Armée allemande.

² Ligue des jeunes filles allemandes (de quatorze à dix-huit ans), souvent appelée par ses initiales : BDM.

³ Jeunes hitlériennes. Les garçons entrent dans la *Hitlerjugend* proprement dite à quinze ans. Auparavant, ils font partie des *Pimpf* (de dix à quatorze ans).

Pour l'instant, garçons et filles ont tous la même mission. Aussi bien les petits *Pimpf* que les grands gaillards du *Streifendienst*¹ doivent représenter dignement la jeunesse allemande. Leurs uniformes parfaitement repassés, droits comme des I, l'œil brillant, les mains des filles serrées sur leurs bouquets de fleurs, celles des garçons plaquées sur les coutures de pantalons, ils forment un long ruban qui s'étire des deux côtés d'Unter den Linden, la plus belle avenue de Berlin. Comme la foule qui a envahi les trottoirs, comme les centaines de personnes agglutinées aux fenêtres, ils ont les yeux rivés sur l'horizon, là où vont apparaître les troupes et surtout l'homme providentiel qui a rendu à l'Allemagne son honneur perdu en 1918 : Adolf Hitler.

Enfin la rumeur de la foule en liesse enfle comme si on venait d'ouvrir une large fenêtre sur l'océan. La musique jaillit des haut-parleurs, une grande clameur monte de toutes les directions. On agite des drapeaux, les gamins grimpent aux réverbères, des femmes hurlent de joie au passage des fantassins et des cavaliers, des engins militaires, des détachements de motocyclettes et de side-cars, des voitures à cheval d'où jaillissent des canons entourés de monceaux de fleurs, et même des vélos. Ils sont passés sous le grand arc de la porte de Brandebourg, ils arrivent !

— Il est où ? Il est où ? demande Ingrid. Là-bas, non ? On ne voit rien, ils sont beaucoup trop loin.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? rétorque Sophie.

Soudain, elle est bousculée par ses voisines qui courent vers les voitures pour déverser leurs bouquets sur les soldats

¹ Service de patrouille. Créé en 1934 pour faire respecter la discipline au sein de la Hitlerjugend, il est devenu petit à petit une sorte de police auxiliaire chargée notamment de surveiller les lieux publics et de repérer les opposants au régime. Les garçons issus des jeunesses hitlériennes peuvent y entrer à dix-huit ans, voire un peu plus tôt.

aux visages radieux. Une femme d'apparence très digne se glisse entre les jeunes filles pour aller embrasser un soldat sur la bouche. Elle est tellement émue qu'elle en a perdu une chaussure, et elle repart à cloche-pied, le regard extatique. Une des jeunes filles attrape la casquette d'un soldat pour se la poser sur la tête. Deux gamins aux yeux exorbités sont comme statufiés, la main en visière pour saluer leurs idoles.

Il fait affreusement chaud, et Sophie n'a avalé qu'un demi-bol de café très tôt ce matin. La sueur perle à son front, une onde glacée la parcourt de la tête aux pieds. Elle va tomber si personne ne la retient, et elle sera piétinée par la foule.

— Ingrid ! Ingrid !

Mais Ingrid est loin devant elle. Sophie agrippe une inconnue.

— Mon Dieu, vous êtes livide ! fait la femme. Pas d'affolement, ma petite demoiselle. Hans ! Aide-moi donc, tu vois bien qu'elle va tourner de l'œil !

Le couple tient Sophie solidement sous les bras et l'entraîne vers les immeubles qui bordent l'avenue. Traverser la foule compacte tient du parcours du combattant, mais tous deux sont solides. Bientôt, la jeune fille peut enfin s'appuyer contre un mur. Son vertige est passé, elle se sent beaucoup mieux.

— Merci, merci, dit-elle. C'est bon, ça va aller. C'est la chaleur.

— J'ai ce qu'il vous faut pour vous remettre sur pied, dit l'homme en sortant de sa poche une flasque de schnaps. Une petite gorgée ?

Sophie agite la tête avec énergie. L'idée d'avalier ce tord-boyaux suffit à lui donner la nausée. La femme pose un instant sur elle un regard scrutateur, comme si elle avait deviné, puis elle se tourne vers son mari.

— Tu crois qu'on peut la laisser ?

IL N'EST SI LONGUE NUIT

— Bien sûr, répond Sophie avec assurance. Tout va bien maintenant. Merci encore, passez une belle journée.

Le couple s'éloigne. Sophie ferme les yeux, avale sa salive, respire lentement. Ingrid a beau essayer de la convaincre du contraire, elle est certaine d'être enceinte. Il a suffi d'un bref moment de plaisir pour faire d'elle une paria. Elle aura beau jurer à ses parents qu'elle a passionnément aimé Otto, ils n'accepteront jamais d'affronter pareille honte.

OTTO

Pour Otto, la parade de ce matin revêt une importance toute particulière.

En premier lieu parce que, en tant que membre du *Streifendienst*, la réussite de l'événement repose en partie sur ses épaules. Ses camarades et lui ont pour tâche de repérer le moindre mouvement suspect dans la foule. Qu'un illuminé s'élance au milieu de la chaussée pour invectiver un officier, qu'un groupe d'opposants au régime s'avise de semer la pagaille en lançant des projectiles sur les troupes, et ses camarades et lui devront intervenir immédiatement, ceinturer les contestataires, alerter les SA¹. Cette mission n'est pas pour impressionner Otto. Il est solide, sportif, il a des nerfs à toute épreuve. Dans l'idéal, cependant, il faudrait qu'il soit en outre, tel un hibou, capable de tourner sa tête à presque 360 degrés. Car il n'a pas droit à l'erreur. La moindre défaillance, et il pourrait dire adieu à son ambition.

¹ *Sturmabteilung* (section d'assaut), organisation paramilitaire chargée du service d'ordre dans les grandes manifestations du parti nazi.

Son ambition... Telle est la seconde raison qui marquera à jamais cette journée d'une pierre blanche. Ce matin, en se réveillant, il a enfin pris sa décision.

Il avait choisi d'étudier le droit parce qu'on lui avait laissé entendre que cela lui ouvrirait toutes les portes. Peut-être aussi pour marcher sur les traces de son père, brillant avocat. Bien entendu, après avoir séché la moitié des cours pour faire régner l'ordre à Berlin, il ne pouvait pas s'attendre à réussir ses examens de fin d'année. Et comme Oskar, son jeune frère, va devoir redoubler sa classe à la rentrée, l'atmosphère à la maison est plutôt tendue ces derniers temps. Mais c'est le cadet de ses soucis. À dix-neuf ans, il estime avoir passé l'âge de rendre des comptes à ses parents. S'il doit se soumettre à une autorité, ce sera à celle des dirigeants de son mouvement. Le jour où, après un savon magistral, son père lui a conseillé de faire profil bas, Otto a brandi devant lui le laissez-passer du *Streifendienst* sur lequel est imprimée une phrase qui le remplit de fierté : *Seinen Anordnungen ist unbedingt Folge zu leisten*. Tout ordre donné par lui doit être impérativement exécuté.

Ce matin, donc, il a pris sa décision. Plus question de devenir avocat, notaire ou magistrat, il va entrer dans la SS¹. Quelle vocation pourrait être plus noble que celle d'assurer la protection du chef de l'État et la sécurité du Reich² ?

Il va sans tarder poser sa candidature. Elle sera sans aucun doute acceptée, car il remplit toutes les conditions requises pour faire partie de ce corps d'élite. Il faut mesurer au moins un mètre soixante-dix : il en fait quinze de plus ; prouver ses origines aryennes en remontant jusqu'en 1750 : une simple

formalité pour lui ; avoir un physique germanique : il est blond, ses yeux sont du bleu le plus pur, il est bien bâti, et son crâne est parfaitement dolichocéphale¹. Il faut également avoir une santé de fer et être sportif, intrépide, dur à la souffrance. On raconte qu'une des épreuves auxquelles on soumet les futurs SS est un combat à mains nues contre des chiens-loups dressés pour tuer. Cela le laisse dubitatif, mais quand bien même ce serait vrai ? Il en a vu d'autres à la Napola² où il a fait ses études secondaires. Il a passé des nuits dehors alors qu'il gelait à pierre fendre, couru accroupi jusqu'à s'évanouir d'épuisement, plongé sous la glace et nagé en apnée sans savoir dans quelle direction chercher le trou de sortie, galopé à cru la première fois qu'on l'a fait monter à cheval. Il a appris à serrer les dents sans jamais se plaindre et à répéter avec ses camarades : « Que je continue à vivre n'est pas indispensable. Que je fasse mon devoir, si. »

Les cloches sonnent à toute volée, les musiques militaires continuent à vous retourner les tripes. Les Berlinoises ne font pas mine de se disperser, mais les troupes sont passées. Les hommes du service d'ordre peuvent enfin commencer à respirer. Pour Otto, le plus difficile reste à venir : annoncer sa décision à ses parents, eux qui n'ont jamais eu une grande considération pour les policiers et qui se réjouissaient tant d'avoir un fils magistrat. Il a peaufiné ses arguments, il finira bien par les convaincre que la SS n'a rien à voir avec une vulgaire police regroupant d'anciens bandits convertis. Malgré tout, il a hâte que cette affaire soit réglée.

¹ *Schutzstaffel* (escadron de protection), groupement paramilitaire créé en 1925 et placé sous les ordres de Hitler en 1934.

² *Reich* : royaume, empire. III^e Reich : dénomination utilisée par le régime nazi pour l'Allemagne.

¹ De forme allongée. Avec les yeux bleus et les cheveux blonds, le crâne dolichocéphale est une des caractéristiques indispensables pour être considéré comme appartenant à la « race aryenne », que les nazis estiment supérieure aux autres.

² Abréviation de *Nationalpolitische Lehranstalt*. Les Napola sont des internats de garçons qui forment la future élite du Reich. On n'y accepte que des élèves en excellente santé, brillants et ayant du caractère.

MAGDA

— Tu as vu celle-là ? Est-ce qu'on ne dirait pas une pute ?

Magda n'en croit pas ses oreilles. Elle regarde autour d'elle... Pas de doute, c'est d'elle que parle la mégère chapeautée et gantée qui vient de cracher ces mots à sa copine taillée sur le même modèle.

— Une pute ? Où ça ? demande-t-elle en s'approchant des deux bonnes femmes.

Celle qui l'a insultée la fixe, à peine gênée.

— Ici, dit-elle enfin en pointant un index décharné sous le menton de Magda.

Dégoûtée, la jeune fille a un brusque mouvement de recul.

— Pourquoi tu t'es déguisée en pot de peinture ? insiste la mégère.

— Espèce de traître à la patrie ! renchérit l'autre.

Magda les toise.

— C'est sûr qu'avec vous la patrie peut dormir tranquille. Aucun ennemi n'aura envie d'attaquer un pays où les femmes ressemblent à des guenons !

Les guenons battent en retraite en ricanant jaune. Magda est révoltée. Pour qui se prennent ces deux bonnes femmes ? Est-ce qu'elles se sont regardées ? Elles sont laides comme les sept péchés capitaux ! Sans doute estiment-elles que leurs états de service compensent largement leur physique disgracieux. Magda a eu le temps de repérer, épinglée sur leurs vestes, la croix d'honneur de la femme allemande. D'or pour la première, qui a donc eu au moins huit enfants ; de bronze pour la seconde, qui en a eu *seulement* quatre, cinq ou six. Pauvres gosses ! Affublés de telles mères, ils doivent être couverts d'eczéma et faire des cauchemars toutes les nuits. *Croix d'honneur de la femme allemande...* C'est d'un grotesque ! *Médaille de l'ordre du lapin*, oui ! Magda n'a rien contre les familles nombreuses et elle envisage d'avoir un jour des enfants. Mais elle ne compte pas se transformer en poule pondeuse à dix-huit ans pour donner chaque année un enfant au Führer, comme le recommandent les slogans du parti.

En un sens, pourtant, les deux mégères n'ont pas complètement tort. Si elle n'est pas traître à la patrie, elle ne peut prétendre être une bonne Allemande. Certes, elle est née en Allemagne, comme ses parents et ses grands-parents. Et elle possède quelques-uns des critères indispensables : être belle, en bonne santé, grande et robuste. C'est ensuite que les choses se gâtent. Pour commencer, elle est mince, une caractéristique hautement suspecte, car comment une femme qui n'a pas les hanches larges pourrait-elle accoucher de futurs soldats ? Ensuite, elle aime laisser flotter ses longs cheveux châains et trouve ridicules ces filles de la BDM qui se croient obligées de tresser une natte autour de leur tête comme des gamines. Enfin, elle adore se maquiller. Même après la scène scandaleuse et humiliante qu'on vient de lui infliger, il n'est pas question

qu'elle change quoi que ce soit à son apparence. Elle a toujours plu aux garçons, et Dieu sait pourtant qu'elle leur en fait voir de toutes les couleurs. Au lycée, ils la surnommaient *La belle Zarah*. Zarah pour Zarah Leander, la sublime actrice suédoise qui incarne à merveille les femmes fatales et que le ministre de la Propagande apprécie tant. Il faudrait savoir ! Doit-on ressembler à une pondeuse ou à une femme fatale ? Magda a fait son choix. *Kinder, Küche, Kirche*¹, très peu pour elle !

Sa matinée est cependant un peu gâchée. Elle a d'ailleurs mal commencé avant même qu'elle quitte la maison. Quand ses parents ont vu qu'elle s'apprêtait à sortir, pomponnée comme pour aller danser, ils lui ont lancé des regards qui l'ont mise hors d'elle.

— Quoi, encore ? J'ai rendez-vous avec des collègues. J'ai bien le droit d'aller voir le spectacle comme tout le monde !

— Tu appelles ça un *spectacle* ? a bougonné son père. Tu oublies qui nous sommes, Magda.

— Comment ça ? On est nés ici, je suis allée à l'école comme les autres, vous travaillez pour gagner votre vie, on est protestants depuis trois générations... Alors on est qui, à votre avis ? Des Allemands qui habitent à Berlin, qui paient un loyer, qui donnent de l'argent au Secours d'hiver...

— Il y a Allemands et Allemands. Il y a ceux qui veulent devenir les maîtres du monde, et les autres. Tu as déjà oublié ce qui s'est passé en novembre 38 ?

— En novembre, voyons... Eh bien c'était l'anniversaire de *Mutti*², comme tous les ans.

— Arrête de nous prendre pour des imbéciles, tu sais très bien de quoi je parle ! Tu ne te souviens donc pas de cette horrible nuit ? Les synagogues en flammes, les vitrines des

¹ Les enfants, la cuisine, l'église.

² Maman.

boutiques tenues par des Juifs volant en éclats, les arrestations, les suicides...

— Bien sûr que je m'en souviens ! Mais c'était il y a plus d'un an et demi et la police a très vite rétabli l'ordre.

— La police ! La police ! Ce n'est pas le peuple qui avait allumé les incendies et brisé les vitrines, c'étaient des SA habillés en civil, tout le monde sait ça. Ouvre donc les yeux, Magda ! Si tu es une Allemande comme les autres, pourquoi est-ce que tu as un grand *J* sur ta carte d'identité ? Pourquoi est-ce que tu as dû ajouter Sarah à ton prénom ? Pourquoi est-ce qu'on n'a plus le droit de sortir après vingt heures ? D'aller au théâtre ou au concert ? De faire des courses avant quatre heures de l'après-midi ou après cinq heures ?

— Bon, d'accord, c'est vrai qu'on nous cherche un peu des poux dans la tête. Mais tout ça n'aura qu'un temps. Ça ne m'empêche pas de me sentir allemande.

— Tant mieux pour toi. Ta mère et moi, on ne voit pas les choses de cette façon. Il y a même des jours où on se demande si on a eu raison de rester. On aurait peut-être mieux fait de partir, comme les Uhlman et les Schneider.

Magda a juré à ses parents que, s'ils décidaient de quitter l'Allemagne, ce serait sans elle. Elle n'allait certainement pas se laisser impressionner par quelques petites tracasseries.

À cause de cette discussion, elle est arrivée en retard au rendez-vous. Elle a manqué ses collègues, s'est retrouvée seule pour assister à la parade, et les deux guenons l'ont insultée. Mais elle va s'empresse d'oublier l'incident. Tout comme le discours ridiculement alarmiste de son père. Que pourrait-il leur arriver, alors qu'il a été volontaire pendant la dernière guerre ? Quant à elle, elle sait parfaitement comment éviter les ennuis. Fine mouche, elle s'est fait embaucher comme

employée de bureau dans une usine de munitions quand elle a abandonné ses études. Hier, elle a accepté avec enthousiasme la proposition de ses collègues d'assister en chœur à la parade. Tout à l'heure, elle a agité les bras et trépigné, les yeux brillants, comme les bons Allemands. Elle n'a pas peur de jouer la comédie quand c'est nécessaire, grâce à quoi elle met tout le monde dans sa poche. Sa beauté classique fait le reste. À moins de regarder ses papiers d'identité, qui pourrait deviner qu'elle est juive ?

HUGO

Hugo est allemand. Sa famille l'est depuis des générations. Il aime les fêtes et il n'a rien contre les militaires, et pourtant il n'est pas allé assister à la parade. Aujourd'hui, ovationner les troupes au milieu de Berlinoises surexcitées l'aurait mis profondément mal à l'aise.

Mal à l'aise, il l'était déjà depuis cette fameuse nuit de novembre 1938, qu'on a appelée la Nuit de cristal, parce qu'en quelques heures les rues de Berlin ont été jonchées d'éclats de verre des vitrines brisées. Le gouvernement a prétendu que c'était une réaction populaire contre l'assassinat d'un conseiller d'ambassade allemand par un Juif. Hugo, lui, est convaincu – et il n'est pas le seul de cet avis – que les casseurs étaient des policiers et des SA habillés comme de simples citoyens. Depuis, il se pose des questions. Toutes les fautes dont on accuse les Juifs sont-elles bien réelles ? Pourquoi seraient-ils responsables du chômage et de la misère ? A-t-on la moindre preuve de leur alliance avec les ennemis de l'Allemagne ?

Hugo n'a pas d'opinion sur les Juifs. Comment les reconnaît-on, d'ailleurs ? Les Sternberg du premier étage le sont sûrement, puisque leur épicerie a été saccagée à l'époque. Les Becker devaient l'être car ils ont disparu peu après les événements, et les parents d'Hugo ont entendu dire qu'ils s'étaient enfuis à l'étranger. Même chose pour l'instituteur. Il y a aussi le fils Garfinkel, arrêté cette nuit-là. Toutes ces personnes, comme sans doute des centaines d'autres, font donc partie de cette catégorie de citoyens qu'on est censé haïr. Le fils Garfinkel était dans la même classe qu'Hugo l'année où il a appris à lire. Hugo le détestait parce qu'il torturait les scarabées. Mais Von Richter, dont la famille appartient à la haute aristocratie allemande, prenait lui aussi plaisir à martyriser les insectes. Quant aux Sternberg... Hugo a été amoureux d'Eva quand ils avaient douze ans. À l'époque, *Herr Sternberg* lui glissait en douce des bonbons dans la main, et aujourd'hui il a toujours un mot gentil pour chacun. Les Juifs ne sont pas différents des autres. Certains sont détestables et d'autres adorables, ils peuvent être radins ou généreux, beaux ou laids. Alors pourquoi les lois sont-elles différentes pour eux ?

Incapable d'obtenir les réponses à cette question, Hugo s'est efforcé de la chasser de son esprit. Il a essayé de se convaincre qu'un homme qui avait ramené la prospérité et restauré l'espoir dans son pays ne pouvait pas être tout à fait mauvais.

Comme presque tous les jeunes adolescents, Hugo a été membre de la *Hitlerjugend* pendant quatre ans. Il a adoré les expéditions en plein air et l'esprit de camaraderie qui y régnait. Passer les dimanches avec sa section de la HJ était beaucoup plus excitant qu'aller à la messe ! Il suffisait de penser à autre chose quand les chefs de compagnie martelaient des discours guerriers et leur rabâchaient qu'un jour le national-socialisme

dominerait le monde, et qu'ils devaient être prêts à verser leur sang pour le Führer.

Et puis, il y a une semaine, le malaise a ressurgi. Beaucoup plus qu'un malaise, cette fois. La nausée. Dans la fabrique d'uniformes où il est employé à découper des pièces de tissu, Hugo est sorti fumer une cigarette à l'heure de la pause. Il s'est dissimulé derrière un camion militaire pour éviter Ulrich, un type qui a un stock inépuisable d'histoires sans queue ni tête. Il s'apprêtait à retourner à son poste quand deux soldats, qui faisaient les cent pas, sont revenus vers le camion et se sont arrêtés près de la portière, du côté opposé. Il n'a d'abord prêté que peu d'attention à leur conversation, avant de tendre l'oreille en se baissant pour que les soldats ne puissent le voir à travers les vitres.

— Pendant ma tournée de livraison, je suis tombé sur un de mes cousins. Je n'en croyais pas mes yeux, je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait son régiment.

— À voir ta tête, ça n'a pas l'air d'avoir été une bonne surprise.

— Bien sûr que si. Seulement il m'a raconté de drôles de trucs. Mais je ne peux rien dire, il m'a fait jurer de tout garder pour moi. Il a dû signer un papier comme quoi il ne lâcherait pas un mot à l'extérieur.

— C'est bon, tu me connais : les ragots, c'est pas mon genre.

— Quand même, j'ai donné ma parole.

— Il est à Pétaouchnock, ton cousin, il n'en saura rien. Allez, accouche ! Qu'est-ce qu'il a donc fait de si sensationnel, là-bas ?

— Lui, rien. De toute façon, c'est trop énorme, je n'y crois pas vraiment. Le hic c'est qu'il n'est pas du genre à parler à la légère, Rudi. Il ne me raconterait pas des trucs pareils si c'était du bidon. Tu me jures...

— Mais oui, juré craché, je serai muet comme une tombe. Alors, il se passe quoi dans ce bled pourri ? C'est où, d'abord ?

— Ce n'est pas un bled, juste un camp de détention. Quelque part en Pologne, entre Auschwitz et Birkenau. En fait ça va devenir un énorme complexe, mais pour l'instant un seul camp fonctionne. Ouvert en mai et déjà bondé. On y met surtout des Polonais, des opposants au régime, tous ceux qui n'ont pas leur place dans le nouveau Reich, quoi. On les fait trimer comme des esclaves. D'après mon cousin, les pauvres gens sont à peine nourris et, quand ils n'ont pas la force de travailler, on les exécute illico. Il paraît que les gardiens SS les traitent comme des bêtes. La façon dont il en a parlé m'a donné la chair de poule.

— Ouais, c'est pas des tendres, les SS, y en a même qui font carrément peur. Mais ton cousin a peut-être exagéré. Sans compter que ceux qu'on envoie là-bas ne sont pas des enfants de chœur.

— Quand même... Il y a aussi des femmes et des gamins, et ils ne sont pas mieux traités que les hommes. Et puis... En fait, il y a encore pire que ça...

— Pire ? Dans quel genre ?

— Ils sont en train de transformer un dépôt de munitions en four crématoire.

— Logique, question d'hygiène. Imagine qu'une épidémie tue la moitié des prisonniers ! L'hiver, en Pologne, on doit avoir vite fait d'attraper la mort.

— J'aimerais que tu aies raison, mais ça n'est pas vraiment ce que j'ai compris.

À ce moment de la conversation, le soldat a tellement baissé la voix qu'Hugo n'a plus saisi que des bribes. Il respirait à peine.

— ... pas pour brûler les cadavres ... vivants ... On les entassera là-dedans et on leur balancera un gaz pesticide ... au moins deux cents à la fois ... pas encore entièrement au point ... encore deux autres ... extermination...

Hugo n'a pas entendu la suite car les deux hommes se sont remis à faire les cent pas. Il a écrasé sa cigarette et regagné le bâtiment, courbé en deux.

À moins qu'il ait mal interprété ce qu'a dit le militaire, on est en train de mettre en œuvre un projet diabolique et de grande envergure pour éliminer les prisonniers d'une façon monstrueuse. Non pas des prisonniers de droit commun qui ont assassiné ou violé, mais de simples opposants au régime qui gênent le pouvoir, ou des Juifs, qui vivent pourtant exactement comme les Allemands.

En rapprochant ce qu'il a entendu ce jour-là des questions qu'il s'est posées à plusieurs reprises et de certains faits troublants, Hugo voit se dessiner un plan d'une infamie à peine croyable. Les personnes dont on a appris l'arrestation ont en effet tout bonnement disparu. Leurs familles les ont recherchées en vain dans les prisons de Berlin. Quelques-uns de ceux qui ont été pris durant la Nuit de cristal ont été emmenés au camp d'Oranienburg, proche de Berlin, puis, par on ne sait quel miracle, en sont revenus. Ce que certains ont raconté de la façon dont ils ont été traités donne la chair de poule. D'autres sont restés muets, comme s'il n'y avait pas de mots assez forts pour décrire ce qu'ils ont subi, ou peut-être dans l'espoir que le silence effacerait les souvenirs. On a un jour laissé entendre aux parents de Garfinkel que leur fils avait été conduit dans un camp de travail en Pologne pour y construire des routes et des usines. Mois après mois, les parents ont espéré ne serait-ce que quelques mots jetés sur une carte réglementaire. Ils n'ont

IL N'EST SI LONGUE NUIT

jamais rien reçu. Et jamais encore on n'a vu personne revenir d'Auschwitz ou de Dachau...

Et si ceux qu'on arrêtaient étaient tout bonnement assassinés ?

Hugo se refuse à accepter un régime dans lequel n'importe qui peut être à tout moment arrêté et éliminé, pour peu qu'il ne cadre pas avec le Grand Reich que veut bâtir le Führer. Il est prêt à tout pour empêcher que de telles ignominies se produisent. Mais que faire quand on est un jeune homme de vingt-deux ans qui manie mieux le crayon et le pinceau que les armes ?

Il s'est confié à son amie, puis l'a regretté. Lotte se refuse à croire que l'Allemagne soit devenue un État totalitaire. Elle a rappelé à Hugo tous les bienfaits de Hitler. Elle est convaincue qu'il va bâtir le paradis qu'il a annoncé. Elle a insisté pour qu'Hugo aille acclamer la Wehrmacht avec elle ce matin, et son refus catégorique l'a beaucoup contrariée.

— Si tu m'aimais vraiment, a-t-elle dit, tu viendrais, ne serait-ce que pour me faire plaisir.

Il a répliqué que, si elle l'aimait, elle respecterait ses convictions profondes.